

DU CÔTÉ DES  
RÉSIDENCES

À la pointe  
d'un roseau d'or

EMMANUÈLE SANDRON

### La Maison internationale des auteurs et des traducteurs de Ventspils (Lettonie)

Chaque mois, la Maison internationale des auteurs et des traducteurs de Ventspils (*Starptaustikā Rakstnieku un Tulkotāju Māja*) accueille une petite dizaine de professionnels de l'écriture et de la traduction dans des conditions optimales. Seul port de la Baltique à ne pas être pris par les glaces en hiver, Ventspils se situe dans une région de Lettonie qui porte le doux nom de Kurzeme, autrement dit la Courlande, à trois heures de route de Riga. Moderne, souriante, touristique, la ville reste marquée par les invasions successives de ses « voisins » polonais, suédois, allemands, russes et par cinquante ans d'occupation nazie et soviétique, comme en témoigne cette stèle trouvée dans le port « en hommage aux victimes de l'Occupation, 1940-1991 ». Au cœur du quartier historique, à deux pas du Tīrgus (le vieux marché), « la Maison », comme on l'appelle, donne un accès privilégié à l'esprit letton, dans toute son authenticité.

J'ai eu le bonheur d'y séjourner deux fois déjà, en juillet 2016, pour une résidence d'écriture, et en juin-juillet 2017, pour un séjour linguistique. Pour être admis en résidence à Ventspils, il faut soumettre un projet de traduction ou d'écriture assez solide, mais pas forcément en lien avec la Lettonie ou le letton (même si cela aide). Le résident se rend en Courlande à ses frais et paie une somme modique pour son (très confortable) logement sur place. Il reçoit cependant une petite bourse, suffisante pour couvrir cette seconde

dépense et ses frais de bouche, sauf peut-être s'il abuse de bière aux myrtilles, de Balsam ou de vin géorgien. La liste d'attente est actuellement de deux ans pour les mois d'été, où l'ensoleillement frise les dix-huit heures par jour. À chaque session, un ou deux écrivains lettons au moins sont présents. Les autres résidents viennent des pays avoisinants, Lituanie, Estonie, Finlande, de l'ancienne URSS ou de ses anciens satellites, et puis du monde entier... Les langues qu'on y entend le plus souvent, outre le letton, sont le russe, l'anglais et l'allemand.

Il est également possible de postuler au programme linguistique. Pendant deux mois, le résident suit une dizaine d'heures de cours de letton par semaine (grammaire, lexique, conversation, lecture, civilisation, etc.). Il est invité à travailler à des traductions du letton dans sa langue maternelle durant ses « temps libres », ce qui donne un programme assez soutenu. L'enseignement est assuré en russe, en anglais ou en espagnol par la Lettonne Sintija Ozoliņa, assistante à la Haute École de Ventspils. Les conditions de ce programme intensif sont confortables : le coût du logement et des cours est couvert, à quoi s'ajoute une bourse mensuelle plus élevée, qui permet de se consacrer entièrement au letton durant cette immersion linguistique.

Créé en 2014, ce programme a jusqu'à présent été ouvert à sept traducteurs, originaires d'Espagne, d'Italie, des États-Unis, de Géorgie, de Pologne, d'Allemagne et, donc, de Belgique francophone. La participante italienne, Margarita Carbonaro, a publié en octobre 2017 sa traduction d'un roman de Zigmunds Skujiņš, *Miesas krasas domino* (*Come tessere di un domino*), qu'elle avait découvert à Ventspils. Quant à moi, attirée là par la seule magie d'un mot, « Courlande », j'y suis retournée dans le but de lire dans le texte les *dāinas*, l'énorme fonds de chansons d'inspiration païenne auxquels les Lettons se sont accrochés au fil des siècles et des invasions pour préserver leur identité.

*Kur, Saulīte, mājas ņemi,  
Vakarā noiedama ?  
–Vidu juras uz udena  
Zelta niedres galiņā.*

Où emportes-tu ta maison, Saule,  
 Le soir en te couchant ?  
 – Au milieu de la mer, sur l'eau,  
 À la pointe d'un roseau d'or.

(Traduction de Nadine Vitols Dixon,  
 in *Dainas : poèmes lettons*, édition bilingue,  
 L'Archange Minotaure, 2004)

Le letton est une langue balte, comme le lituanien et le vieux-prussien (éteint). Selon une école, il appartient à la branche balto-slave de l'indo-européen et s'est détaché des langues slaves il y a plusieurs millénaires ; selon une autre, il n'y a jamais eu de branche balto-slave, mais bien deux branches distinctes, la balte et la slave. Les Lettons sont très sensibles à la question, car ils ont à se protéger d'une forte présence russe (30 %) à Riga et dans tout le pays (il est possible de faire tout son parcours scolaire en russe, dans des écoles russes), héritage de la politique de russification menée durant la période soviétique. J'ai découvert avec émerveillement une langue riche et complexe, avec ses six déclinaisons, ses formes impersonnelles, un système de conjugaison plus que casse-tête, et la présence de cognats indo-européens – ici on reconnaît une parenté avec un mot allemand, là avec un mot russe, là avec un mot français ou néerlandais – qui paraissent incongrus dans ce tissu mystérieux aux sonorités chantantes et à la logique fine et subtile qui m'évoquent un substrat très ancien, tel aspect verbal renvoyant au grec ancien, telle construction au latin... Les Lettons disent, avec une fierté mêlée d'autodérision, que leur langue s'apparente au sanskrit.

À Ventspils, j'ai côtoyé au jour le jour des auteurs et des traducteurs passionnés et passionnants. Pour les lecteurs de *TransLittérature*, j'ai posé quelques questions – une vieille habitude – à Semyon Khanin (Riga), un habitué des lieux, ainsi qu'à José Anibal Campos (La Havane, Vienne) et Giovanna Caridei (Rome), afin de parachever ce portrait de « la Maison » par celui d'un échantillon de ses résidents.

### Semyon Khanin

Né à Riga en 1970 dans une famille d'intellectuels russophones, Semyon Khanin a commencé à apprendre le letton vers l'âge de

18 ans. Après des études de philologie slave à l'université de Tartu, en Estonie, il est revenu à Riga, où, en 1999, il a fondé avec quelques amis le groupe Orbita, un collectif d'intellectuels et d'artistes (Sergej Timofejev, Artur Punte, Vladimir Svetlov, etc.) qui écrivent, traduisent, (s')éditent et se produisent sur la scène alternative de la capitale dans des performances multidisciplinaires mariant musique, vidéo et poésie en plusieurs langues.

L'homme est avant tout poète, et il écrit en russe, mais une grande partie de son travail, aussi bien seul qu'au sein d'Orbita, crée des passerelles entre les deux communautés linguistiques de Lettonie. Il est l'auteur d'une anthologie de la poésie russophone contemporaine de Lettonie et d'une anthologie reprenant des poèmes écrits en russe par des poètes s'exprimant habituellement en letton. Il est par ailleurs le concepteur du projet « Poetry to go » (« Dzej(a) », signifiant à la fois « écrire de la poésie » et « écris de la poésie ! »), où les lecteurs sont invités à chausser... des tongs, puis à marcher dans de l'encre et à imprimer ainsi sur le papier posé sur le sol un poème letton avec un pied et sa traduction russe avec l'autre (ou l'inverse). J'ai aussi envie de citer son très beau recueil de poèmes « ПЛАВЬ » / « Peldus », publié en deux volumes, un en russe, l'autre en letton, mais vendus ensemble, sans cellophane ou ficelle, reliés par... des aimants.

Orbita peut se prévaloir de quelque quarante publications de textes, principalement de poésie, mais aussi de prose, présentés dans la langue originale (le russe ou le letton) et en traduction (le letton ou le russe, à quoi s'ajoute souvent l'anglais ou, plus rare, l'allemand), dans des mises en pages (jeux avec la typographie, notamment), des formats et des modes d'interaction avec le lecteur extrêmement novateurs. Je citerai notamment ce recueil intitulé « Par mums » / « За нас » (expression signifiant « À nous ! » et « de notre côté » en letton comme en russe, mais aussi « à propos de nous » en letton et « à notre place » en russe), réunissant des poèmes de quatre auteurs lettons, présentés sur la page en letton et en russe, mais tête-bêche, de sorte qu'ils peuvent être lus simultanément par un locuteur de chaque langue, face à face. Ou encore l'almanach 2014 de Riga, intitulé *Talka*, qui fait se succéder des textes en russe, en letton et en anglais, sans traduction. Y figure un texte

saisissant d'inventivité, *tushkanchik will bi in my heart forever !*, qui regroupe toutes les inscriptions (graffitis, annonces publicitaires, panneaux indicateurs, etc.) que Semyon Khanin a répertoriées dans les neuf rues (ou « lignes ») d'un district de Riga, Chiekurkalns, de sorte que l'auteur de ce texte n'est autre que... la ville de Riga elle-même. Le russe, le letton et l'anglais s'y mêlent dans un joyeux désordre, comme si les courants (peuples, langues, histoires, cultures, idéologies) qui avaient traversé la Lettonie au fil des siècles se retrouvaient aujourd'hui réunis dans un entremêlement de lignes qui se croisent et s'entrecroisent en une Babel visible et invisible, audible et inaudible, transparente et opaque, fantastiquement fascinante.

### José Anibal Campos

José Anibal Campos, né à La Havane en 1965, traduit des auteurs de langue allemande en espagnol, notamment Hermann Hesse, Stefan Zweig, Peter Stamm, Pascal Mercier et Karl Schlögel. Il a quitté Cuba à l'âge de 37 ans et dit volontiers avoir eu plusieurs vies. Après ses études de philologie germanique à l'université de La Havane (les études de journalisme lui sont impossibles parce qu'il ne fait pas partie des jeunesses communistes), il travaille comme guide touristique dans le cadre de son service civil. Il s'ennuie à mourir, jusqu'au jour où il découvre un recueil de nouvelles oublié par un touriste allemand. Il en traduit une, d'un certain... Michael Ende, dont il ignore tout à l'époque. Il montre sa traduction à sa petite amie, pour l'épater, qui la montre à sa mère, qui la montre à une connaissance, rédacteur chez l'éditeur Arte y Literatura à La Havane. Première publication.

Arte y Literatura confie alors à José Anibal Campos la traduction de deux romans d'un auteur est-allemand, Christof Hein, très critique sur la politique de la RDA. Mais la chute du Mur a des conséquences inattendues. Les accords de bons procédés entre l'éditeur est-allemand et Arte y Literatura deviennent caducs. L'Allemagne exige subitement le paiement de droits d'auteur que l'éditeur cubain est incapable de payer. Les deux traductions resteront inédites. José Anibal Campos continue à traduire des articles et des nouvelles pour son éditeur, chez qui il est désormais employé comme rédacteur. En 1995, il crée à La Havane un atelier pour les traducteurs d'allemand

en espagnol qui réunit étudiants et professionnels et qui fonctionnera jusqu'en 1998. Aujourd'hui régulièrement invité par plusieurs universités à parler de son métier aux étudiants en traduction, il insiste sur le fait que le traducteur a une responsabilité sociale et politique, qu'il le veuille ou non : « Il ne faudrait jamais accepter de traduire un essai dont on ne partage pas la vision idéologique ».

En 1997, José Anibal Campos quitte pour la première fois Cuba, grâce à une bourse du service culturel de la ville de Munich. C'est le choc. Il revient au pays pour sa fille, mais la vie n'est désormais plus possible pour lui à Cuba. Il émigre en Espagne, où il repart de zéro, vivant de petits boulots pour, peu à peu, « réinventer sa carrière de traducteur ». Après avoir pas mal bourlingué, il est aujourd'hui installé à Vienne et se targue d'avoir traduit en espagnol une soixantaine de livres de langue allemande. Prix de Traduction de la République d'Autriche pour la traduction et la diffusion de la littérature autrichienne contemporaine, cet habitué des résidences de traduction – qu'il considère comme une très juste et très agréable compensation à la mauvaise rémunération de la traduction littéraire dans le domaine espagnol – s'offre aujourd'hui le luxe de ne plus traduire que des auteurs qu'il choisit. Dernière traduction importante, publiée simultanément à Madrid et à Mexico : *Der Tod meines Bruders Abel* (*La mort de mon frère Abel*) de Gregor von Rezzori, dont il est heureux de faire connaître l'œuvre dans le monde hispanophone. « À Looren, à Straelen, à la Villa-Walberta de Munich ou ici à Ventspils, la résidence de traduction est un moment unique où les traducteurs peuvent sortir de leur isolement, découvrir d'autres littératures et d'autres langues, et rencontrer d'autres personnalités. J'adore ces moments conviviaux que nous passons tous ensemble, autour d'une soupe ou d'un verre de vin. »

### **Giovanna Caridei**

Née à Naples en 1979, Giovanna Caridei a d'abord étudié les sciences de la communication à l'Université de Salerne, puis la traduction (anglais et français) et la médiation culturelle. Elle est journaliste et professeur d'italien langue étrangère à Rome. Cette jeune femme déterminée est arrivée à Ventspils avec une obsession : faire connaître au lectorat italien *Spriditis*, le Tom-Pouce letton, créé en

1903 par Anna Brigadere (1861-1933), premier ouvrage de la littérature jeunesse lettone, désormais devenu un grand classique. Traduire Anna Brigadere du letton en italien, donc ? Pas tout à fait. « Le livre a une forme déconcertante pour le lectorat italien. Truffé d'archaïsmes, il est présenté comme une pièce de théâtre, avec des actes, des scènes. C'est illisible tel quel en Italie, en tout cas si je veux toucher des lecteurs enfants. Et puis, on y trouve de nombreuses références aux traditions lettones, inconnues en Italie. Alors, je modernise le conte, en insérant çà et là des éléments d'explication, que je fictionnalise. »

Giovanna Caridei est prudente quand on lui demande si ce qu'elle fait ne s'apparente pas davantage à un travail de réécriture, voire à un travail éditorial. Du bout des lèvres, elle répond qu'elle utilise peut-être la traduction comme base pour l'écriture ; au-delà des étiquettes, ce qui lui importe, c'est de toucher à toutes les étapes du processus de création. Ce projet, elle y réfléchit depuis longtemps avec un éditeur italien, en amont, et elle a défini avec lui l'approche à adopter avec ce texte, légèrement différente de celle qu'elle a eue pour *Snégourotchka*, son premier projet, qu'elle a découvert grâce à l'un de ses étudiants de langue italienne d'origine ukrainienne.

« Là, j'ai comparé plusieurs versions du conte, y compris le conte théâtral d'Alexandre Ostrovski, les œuvres musicales d'Aloisius Minikus et de Tchaïkovski. Si je tombais amoureuse d'un élément, alors je le gardais. Je veux traduire d'une façon très particulière : non pas seulement traduire un texte d'une langue à une autre, mais transposer une histoire d'une aire linguistique à une autre et la rendre accessible au jeune public. Je suis fascinée par ce type d'écriture, explique-t-elle, et pas seulement par *Spriditis*. Il y a dans les pays baltes, et dans toute la région au sens large, un très riche réservoir de contes et de légendes, mêlés à des éléments sacrés et profanes, jusqu'à la tradition la plus païenne. Je suis persuadée qu'il y a dans ce fonds balte un grand potentiel éditorial. »

Giovanna Caridei est aussi « opératrice culturelle » : « Je vais dans les classes, les bibliothèques et je crée des "événements" à partir des livres, afin de promouvoir la lecture, de redonner aux enfants le goût d'effectuer des recherches, de leur apprendre à ne pas avoir peur de se rendre en bibliothèque et de les inciter à faire travailler leur



imaginaire... Mes projets éditoriaux s'inscrivent dans la continuité de cette démarche. » Et pourquoi cette Italienne passionnée s'intéresse-t-elle à l'espace balte ? « J'ai toujours aimé l'Europe du Nord, moi la fille du Sud. Mais de tous les pays du Nord, j'ai choisi la Lettonie, pour une raison que je ne saurais expliquer. J'ai répondu à un appel venu de l'intérieur. »

Un « appel venu de l'intérieur », voilà qui me parle. Moi aussi, sans doute, même si je n'en ai pas encore démêlé tous les fils, j'ai répondu à quelque chose de semblable. Une fois qu'on se trouve là-bas, une magie opère, et transforme celui ou celle qui veut bien se laisser transformer.